

# FEMMES, JE VOUS HAIS<sup>1</sup>

par Maurice DELCROIX (Université d'Anvers)

Faut-il prendre les mots au mot ? Et que faire d'autre, si l'on veut « vivre où mènent les mots »<sup>2</sup> ? Sauf que les mots changent d'un emploi à l'autre, et qu'ils vont rarement seuls ; qu'un mot chasse l'autre, sans l'effacer. Chassons provisoirement ce titre brutal : Marguerite Yourcenar ne l'aurait pas aimé, elle l'aurait peut-être haï. L'eût-elle toléré davantage s'il s'était agi, non de femmes, mais de familles ? Pas sûr. À l'égard des femmes et en dépit de sa répulsion pour le vocabulaire savant, il lui est cependant arrivé, ses racines grecques aidant, d'en revendiquer l'équivalent cérémonieux. Μισογύνης : qui hait les femmes. Tel livre, écrit-elle, « me révèle à moi-même ma foncière misogynie »<sup>3</sup>. Il est vrai qu'elle enchaîne aussitôt : « laquelle, bien entendu, ne tient pas contre quelques exceptions aimables ou admirables ». Mais la restriction ne rend pas moins inquiétante la généralité première.

Les Grecs étaient barbares. Pour traduire μισογύνης, notre civilisation édulcorée se contenterait de dire : qui n'aime pas les femmes. Toutefois, pour qui entend peser ses mots, c'est d'abord le contexte immédiat qu'il faut mettre en balance. Déjà commenté par deux des biographes<sup>4</sup>, le fragment cité est exemplaire à cet égard, et son analyse, en ouverture de ce colloque, propre à renforcer notre circonspection quant au sujet qui nous rassemble. Il est extrait d'une lettre à Helen Howe Allen, datée par reconstitution de février 1968, l'année de publication de *L'Œuvre au Noir* ; lettre non envoyée, mais

---

<sup>1</sup> Sauf exceptions signalées, nos références iront aux deux volumes de la Pléiade (impression de 1995 pour les *Œuvres romanesques*, et de 1991 pour *Essais et Mémoires*), ou du *Théâtre I et II*, mais par les sigles des œuvres qui s'y trouvent réunies. Par exemple, A pour *Alexis ou le Traité du vain combat*, dans les *Œuvres romanesques*.

<sup>2</sup> Formule chère à Servais ÉTIENNE, le maître liégeois de mes jeunes années.

<sup>3</sup> Marguerite YOURCENAR, *Lettres à ses amis et quelques autres*, éditées par Michèle SARDE et Joseph BRAMI, avec la collaboration d'Élyane DEZON-JONES, Gallimard, 1995, p. 276. Nous y renverrons désormais par le sigle L.

<sup>4</sup> Michèle SARDE, *Vous, Marguerite Yourcenar*, Robert Laffont, 1995, p. 181 ; Michèle GOSLAR, *Yourcenar*, Éd. Racine, 1998, p. 281. Faut-il rappeler que la première biographie en date, et qui garde toute sa valeur, fut celle de Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Gallimard, 1990 ? Nous renverrons à ces ouvrages par les sigles Sd, Gl, Sv.

déposée lors d'une visite à la destinatrice, le 18 septembre de la même année, à Somesville – bourgade des Monts-Déserts où, comme on sait, Marguerite Yourcenar et Grace Frick sa compagne ont passé plusieurs étés avant d'acheter Petite-Plaisance, et où elles avaient noué des liens ; elles y auront leur tombe<sup>5</sup>. En attendant, revenons à la lettre, et à la lettre de la lettre. Que sept à huit mois se soient écoulés entre sa rédaction et sa remise (en main propre ?), l'éventuelle spontanéité de son écriture bénéficiant dès lors d'un appréciable temps de réflexion et au besoin de quelques retouches, donne à penser que son effet n'a pas été envisagé à la légère, voire même qu'on a souhaité exercer sur lui le contrôle ou la confirmation de la présence. Adressée à une « Chère Amie », et l'affirmation d'amitié réitérée deux lignes plus bas et encore au troisième paragraphe pour le cas où l'apostrophe aurait été jugée de pure convention, elle n'en commence pas moins par la négation la plus vigoureuse – « Non et non [...] » –, en réponse à une suggestion singulièrement aventurée de Mme Allen. Curieuse *captatio benevolentiae* : l'amitié éprouverait-elle le besoin qu'on en proteste, si la missive ne risquait d'être reçue comme inamicale ? Très consciemment amorcée « au risque de vous offenser », et sous prétexte qu'« il n'y a pas d'amitié sans ce risque », elle ne se départira de son acrimonie qu'à la fin, au moment de saluer « l'aimable Victoria », qu'on aurait tort de confondre avec une reine d'Angleterre, puisqu'il est dit qu'à son nom « j'aime à croire que Valentine – la chienne qui règne en ce moment à Petite Plaisance – remue la queue ».

La paix des bêtes mise à part, la lettre tout entière aura énuméré ses raisons de dire non, parmi lesquelles l'agressivité finit par s'en prendre même aux lieux relativement partagés. Helen Howe Allen vit à New York, elle a une maison à Somesville. Quant à Marguerite Yourcenar : « [...] Northeast Harbor et le Maine ne sont rien pour moi qu'un des hasards de ma vie [...], satisfaite seulement d'être à la campagne, si l'on peut dire que le Mount-Desert d'aujourd'hui soit encore la campagne ». Petite Plaisance elle-même, en dépit de son nom, n'est pas épargnée : « [...] une maison est pour moi un lieu où prendre un bain chaud et garager des livres, [...] le principal mérite de [celle] où vous me voyez est d'avoir [...] un demi-hectare de terrain où poussent des arbres et où l'on peut espérer garder ceux des oiseaux

---

<sup>5</sup> Le fonds Yourcenar de la Houghton Library, à Harvard, en détient la copie dactylographiée, faite par Grace Frick « and corrected by M.Y. », comme le précise la note marginale – manuscrite – de la copiste. C'est Grace, également, qui précise la date probable de rédaction et les circonstances de la remise, « during a call at her Somesville house » (information reprise par les éditeurs de *L*).

que les insecticides et la pollution de l'air n'ont pas tués<sup>6</sup> » (*ibid.*, p. 277). Au surplus : « Il y a bien des moments où [elle] me semble une prison ». Même le bénéfice, s'il en est un, de l'environnement naturel ne va pas sans quelque ambiguïté, qui pourrait bien se répercuter sur les pseudo-fidélités amicales : « la vacuité, l'isolement moral, la dureté [du] paysage [...] et sa désolation hivernale auront du moins eu cet étrange mérite de rompre certains liens [...] » (*ibid.*).

Mais le premier, le principal grief est ailleurs. Helen Howe Allen, comme nous l'avons donné à deviner, a eu le malheur de comparer sa sourcilieuse correspondante à une certaine May Sarton, auteur du livre « mi-essai, mi-autobiographie »<sup>7</sup> qui lui fut récemment envoyé : « Non et non, pas un atome de moi chez cette dame! [...] laissez-moi vous dire qu'elle m'est littéralement intolérable » (*ibid.*, p. 275). D'où la série de traits descriptifs de l'*alter ego*, qui nous offrent en quelque sorte un portrait en repoussoir de Marguerite Yourcenar elle-même : ce qui rend insupportable May Sarton, originaire de Gand, mais élevée aux États-Unis, c'est « son attachement sentimental à des ancêtres dont elle ne sait presque rien » – Familles, je vous hais! –, « à une Belgique qu'elle a l'air de confondre avec la Normandie » (*ibid.*) – et voilà pour Fernande et pour moi ! À un autre niveau, d'une autre envergure il est vrai, ce qui est reproché à ce *Doppelgänger* fort imparfait, c'est « son absence totale de préoccupations générales, qu'il s'agisse du monde tel qu'il est, hélas, ou du monde des idées », tout comme « son refus ou plutôt son incapacité de voir les choses et les gens comme ils sont, et sa tendance à les considérer seulement à son point de vue », ou encore son « entière absence de sens métaphysique ou religieux [...] » (*ibid.*). Un dernier trait ne laissera pas indifférent le lecteur du *Labyrinthe du monde* : le pire, chez May Sarton, c'est

ce moi, moi, moi quasi hystérique ? « ma » maison, « mes » parents, « mes » amis, « mes » voyages en Europe, « mon » patriotisme américain... Et, perpétuellement sous-entendus, « mes » raffinements, les gens bien auxquels « moi » j'appartiens, « nos » bonnes traditions de la Nouvelle-Angleterre, « ma » sympathique et distinguée personnalité. (*ibid.*<sup>8</sup>)

---

<sup>6</sup> La lettre ne nous étant connue que par la copie dactylographiée qu'en a faite Grace, c'est très certainement par une faute de frappe que le point final a été remplacé à cet endroit par un point d'interrogation – comme déjà au premier paragraphe (*L*, ligne 12, p. 275).

<sup>7</sup> Selon les éditeurs de la correspondance, *L*, p. 276, n. 3.

<sup>8</sup> Le point d'interrogation qui suit le terme *hystérique*, agrammatical, est dans l'original : faute de frappe également, comme le montre le même emploi au terme du second paragraphe.

On aura reconnu, dans les deux endroits des pseudo-mémoires consacrés au Mont-Noir ou à la « Rue Marais »<sup>9</sup>, l'abus de possessivité reproché à la grand-mère maternelle, « l'insupportable », « la redoutable » Noémi (*SP*, p. 709) – *horresco referens!* Le clou du paragraphe est dans l'association fort libre qui vient ensuite, si même la vulgarité du vocabulaire s'autorise de références culturelles et des sapides vertus du réalisme :

Le propriétaire grec de bordel dans un monologue comique d'Héronidas [...] m'est consolant par comparaison, solidement installé comme il l'est dans ces deux réalités de base que sont l'argent et la chair. (*ibid.*, p. 275-276)

Si j'ai cité longuement l'épistole, et vais d'ailleurs le faire encore, ce n'est pas seulement, en cette ouverture de notre colloque, pour vous disposer favorablement, et semble-t-il par un certain sourire, à écouter la suite de nos savants travaux. La lettre à Helen Howe Allen, de toute évidence, est dominée par un agacement qui doit viser, autant que le malheureux sosie proposé, la maladroite qui en fit la proposition. Mais faut-il pour autant parler de haine ? Contre la pauvre May Sarton, l'acharnement des griefs, avec ce qu'il peut avoir de libérateur, est trop passager pour qu'il faille nécessairement croire à un sentiment réputé tenace. La canonnade, ici, a beau redoubler, elle ne sera pas éternelle, et sa portée peut paraître outrancière. Marguerite Yourcenar elle-même, dans la retombée de son élan, préfère à son propos parler d'irritation, explosive il est vrai, et pour s'en défendre : « Chère amie, ne croyez pas à une explosion d'irritation qui passe son but » (*ibid.*, p. 276). Mais ce qui intéresse précisément notre colloque, c'est qu'au-delà de ce but apparent, qu'elle passe en effet, l'irritation en vienne à viser la femme tout entière, ou plutôt – car la diatribe se plaindra en fin de compte de « cherche[r] vainement la femme... » dans celles qu'elle fustige –, non pas la femme, mais les femmes. Nuance, sans doute, mais d'importance, si même les deux formulations, l'une au début, l'autre à la fin du corps principal de la lettre, prétendent toutes deux au même niveau de généralité, encore qu'une restriction de fréquence fasse perdre un peu de cette généralité à la première d'entre elles : « Pourquoi les femmes – peut-on lire en effet – s'enferment-elles si souvent dans leur petit monde étroit, prétentieux, pauvre ? » (*ibid.*, p. 276). Certes, *souvent* n'est pas *toujours*, et *la femme*, au singulier, serait davantage essentielle. Mais l'accusation véhémement n'en reste pas là : ce que sont si souvent les

---

<sup>9</sup> Voir *SP*, p. 709, et *AN*, p. 1061.

femmes, quand bien même elles le seraient par un effet de ce conditionnement masculin évoqué au passage, elles y contribuent. Si l'homme, nous dit-on, est loin d'avoir « toutes les vertus » – « le monde en ruine où nous vivons prouve le contraire »,

[...] je pense que c'est en partie au misérable petit égoïsme de la dame très bien qui sent la lavande et s'offre une petite vie « harmonieuse » que nous sommes redevables du fait que le chaos continue et grandit ». (*ibid.*)

Entre les figurations concrètes de la satire cette fois largement misanthrope et le diagnostic quasi eschatologique, la distance est propre à manifester les dérèglements de l'exaspération. Les femmes, donc, ne seraient que ce qu'elles sont, si même la condamnation, au terme du paragraphe, culmine à leur propos dans un adjectif à première vue plus modéré, mais glaçant : « Factices ». Factice, « la poupée peinturlurée qui veut séduire par des moyens qui sont ceux de la prostitution » (*ibid.*), « plus factice[...] encore quand il s'agit de la dame bien » (*ibid.*). On pense au bref réquisitoire que, trente ans plus tôt, Jules Boutrin, dans la troisième des *Nouvelles orientales*, présentait à un jeune ami en mal de mère véritable :

Croyez-moi, Philip, ce dont nous manquons, c'est de réalités. La soie est artificielle, les nourritures détestablement synthétiques ressemblent à ces doubles d'aliments dont on gave les momies, et les femmes stérilisées contre le malheur et la vieillesse ont cessé d'exister. (*OR*, p. 1191)

La cause serait-elle entendue ? Mais qui jugerait d'un être sur une lettre, qu'elle soit de haine ou d'amour ? Celle-ci montre au contraire le danger des idées générales, quand elles jaillissent ou s'autorisent d'une situation d'exception. Il faudra donc élargir le champ, chercher d'autres critères, si même le matériau rassemblé ici gardera son caractère de verbe. Ce sera notre tâche à tous, au long de ce colloque, sur l'ensemble des thèmes proposés. Contentons-nous en ce moment d'y introduire, en nous interrogeant sur une des manifestations les plus aiguës de la difficulté d'être, et d'être avec autrui. Tout le monde connaît l'agressivité de Marguerite Yourcenar contre certaines femmes, parmi lesquelles, mais non toujours, les féministes, qu'elles portent fourrure ou pratiquent à l'envi la quotidienne mesquinerie. Ce que je tenterai de soupeser ici, c'est, dans l'œuvre, la place laissée à la haine, et le rapport qu'elle peut avoir avec la haine des femmes ou de la femme, et dans quelle mesure la critique ou la satire de certaines femmes et de certains milieux se prêtent à un déchaînement qui ne

laisse pas indemne l'accusatrice elle-même, révélant peut-être en elle la blessure de la féminité. Quitte à montrer inversement que l'effort de sagesse a su maintes fois pacifier cette irréductible.

Mais laissons d'abord la parole à ceux, à celles qui ont pris le risque de présenter ou de raconter Marguerite Yourcenar. À ma connaissance, aucun des témoins ou des biographes de l'écrivain ne lui a reconnu inconditionnellement de la haine pour qui que ce soit. On le croira sans peine d'Yvon Bernier, familier des dernières années, et qui se cantonne dans sa réserve et son respect : « Marguerite Yourcenar est une femme à l'admirable visage buriné par l'âge », et non certes ravagé par la haine<sup>10</sup>. Si « rigueur » elle eut, ce fut pour son écriture<sup>11</sup> ; « agacement », pour tel sonnet de sa jeunesse<sup>12</sup>. Et s'il est question de « haines féroces » et de « misogynie » dans le panégyrique, c'est dans le chef de l'Académie et de ses batailles d'arrière-garde<sup>13</sup>. Josyane Savigneau, on pouvait s'y attendre, s'intéresse davantage aux animosités viscérales, si même elle sait que l'art de régler des comptes, chez Yourcenar, s'en prend aussi aux hommes, personnes ou personnages. Elle n'a pas manqué d'illustrer les réticences de son auteur à l'égard de certaines femmes et d'un certain féminisme. Elle a aussi fait connaître ce que fut, pour la jeune femme des années trente, la rencontre d'André Fraigneau, et les désordres que l'échec de cette passion provoqua en elle. Mais ce n'est qu'à propos de Grace, la compagne de quarante ans, qu'elle est le plus portée à parler de haine, sans cependant y céder tout à fait. Touchant les deux femmes, la biographe relève « la détérioration de l'état de santé de Grace et [...] la dégradation de leurs relations – qui vont peu à peu devenir à la limite du tolérable » (*Sv*, p. 361), « la sourde animosité qui grandit » entre elles (*ibid.*, p. 368), une « exaspération réciproque, proche parfois de la haine », contrebalancée, toutefois, « par un amour de quarante ans » (*ibid.*, p. 377)<sup>14</sup>. Il est vrai qu'il s'agit des derniers moments de Grace, et que la haine, en fin de compte, n'emportera qu'elle, comme elle emportera ce jeune homme, Jerry Wilson, qui lui aura un temps, si

---

<sup>10</sup> Yvon BERNIER, *En mémoire d'une souveraine / Marguerite Yourcenar*, Les Éditions du Boréal (Québec), 1990, p. 27.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 29, à propos de sa poésie de jeunesse.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 56, à propos du poème intitulé « L'Apparition ».

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 76 et 77.

<sup>14</sup> Le terme de haine apparaissait déjà dans l'évocation de l'année 1972 et dans le chef de Grace, visant moins la personne que sa maîtrise : « Cette intimité inaltérable, cette absolue possession de soi-même que l'écrivain met en spectacle, Grace va commencer de les haïr » (p. 347). Le propos doit sans doute beaucoup au témoignage de l'infirmière de Grace : « Avec Madame, [Grace] était extrêmement dure [...]. Grace n'était animée de violence et d'une sorte d'obscur ressentiment » (*Sv*, p. 387) ». M. Goslar sera plus brutale, parlant de « sa haine de voir Marguerite lui survivre » (*Gl*, p. 290).

l'on peut dire, succédé : rongé par la maladie, nous dit-on, « comme Grace dans les tout derniers temps, Jerry la haïssait de la voir lui survivre » (*ibid.*, p. 10). On pense au Camus de *Noces* : « [...] toute mon horreur de mourir tient dans ma jalousie de vivre ».

Michèle Goslar, la plus récente des biographes, offre moins de prise à notre propos, sinon qu'elle attribue la réticence de l'écrivain à l'égard du féminisme au fait que le féminisme « hait les hommes », et qu'elle admire, dans *Le Coup de grâce* et dans ce qu'il traduit de la cruauté d'André Fraigneau, le « coup de force » – ou le tour de force ? – « qui consiste [...] à rester généreuse avec l'homme qui a causé son propre malheur » (*Gl*, p. 145)<sup>15</sup>. Michèle Sarde, en revanche, s'était montrée particulièrement attentive à la misogynie chez notre auteur, misogynie « paradoxale », mais « misogynie de fond » (*Sd*, p. 181). Comme Josyane Savigneau, elle l'attribue à l'occasion à Michel, le père (*Sv*, p. 32 ; *Sd*, p. 59 et 91). Elle la décèle dès les remaniements qu'à la demande de celui-ci, Marguerite jeune femme introduit dans « Le Premier soir », la nouvelle qu'il a écrite, subodore-t-on, en souvenir d'une nuit de noces décevante ; on peut y lire une formule que les entretiens moduleront : « Tant de femmes ne pensent à rien »<sup>16</sup>. Elle la retrouve dans la profession de foi misogyne d'Hadrien (*ibid.*, p. 59), ou dans l'admiration de l'écrivain pour Montherlant. Elle relève, dans les carnets de Grace, « *My [Marguerite Yourcenar] firmly declares hatred of Grace* », « Marguerite affirme catégoriquement qu'elle déteste Grace », déclaration surprenante, mais dont la gravité tient davantage à celle qui la consigne (*ibid.*, p. 315)<sup>17</sup>. Mais c'est à l'homme, selon elle, que Marguerite Yourcenar a gardé « la haine

---

<sup>15</sup> Relevons encore une affirmation assez gratuite sur l'effet des « paroles haineuses » échangées par Michel et son fils – « Elle ne savait, de la haine, la honte ou l'impuissance, démêler les sentiments qui l'accablaient alors » (*Gl*, p. 55) – ; l'idée que Michel-Fernand, par ses colères, inspira à sa demi-sœur « la haine de la violence » (*ibid.*, p. 215), et celle, sous-jacente, que « la haine du fils – il s'agit de Michel – pour sa mère » (*ibid.*, p. 31) ait inspiré l'animosité de Marguerite pour Noémi ; enfin l'idée, à notre sens forcée, qu'affirmer, à propos de la guerre, « quoi qu'il arrive, j'apprends » réponde à « une nécessité de forcer, dans la haine, la part infime d'amour qu'elle contient » (*ibid.*, p. 155). L'abondance du terme est à mettre au crédit de la biographe, plus qu'à celui de l'écrivain. À noter que M. Goslar renvoie, sans s'y attarder, à un article d'Henri Helle consacré au *Coup de grâce*, pour « son interrogation subtile sur la misogynie personnelle » attestée, selon lui, par la facilité de l'auteur à se glisser dans la peau d'Éric (*ibid.*, p. 145).

<sup>16</sup> *Sd*, p. 59, et « Le Premier Soir », *La Revue de France*, n° 23, 1<sup>er</sup> décembre 1929, p. 436.

<sup>17</sup> Faut-il lui accorder plus d'importance qu'à celle-ci, à propos de théâtre « grec » : « Giraudoux (que pour des raisons doctrinales, je hais) [...] » (lettre inédite à Aziz Izzet, 27 novembre 1957 ; BMS Fr 372 (938), citée « by permission of the Houghton Library, Harvard University » et avec l'autorisation des ayants droit de Marguerite Yourcenar ?

tenace d'une amoureuse rebutée » (*ibid.*, p. 123), en réponse au « mépris haineux, viscéral [d'André Fraigneau] pour les femmes » (*ibid.*, p. 114). Et elle n'hésite pas – vouvoyant comme on sait son modèle – à en tirer la conséquence la plus grave : « vous avez fini [...] par interioriser le dégoût de la chair féminine, qui est votre chair » (*ibid.*, p. 59). Une certaine outrance de l'interprétation se décelle peut-être dans l'effet attribué à la mort, non de la mère, mais de Jeanne, la femme idéale : « Avec le deuil de Jeanne, un certain lien [...] avec la mère et la féminité, se rompt » (*ibid.*, p. 91). La conclusion est radicale, qui justifie Michèle Sarde d'avoir centré son analyse sur la production d'avant l'exil : « Marguerite de Crayencour est morte ce 15 octobre 1939 » ; « plus rien de saillant » dans sa vie privée (*ibid.*, p. 283), du moins en attendant Jerry Wilson : « Vous n'êtes plus une femme qui écrit mais un écrivain à qui il arrive d'être une femme » (*ibid.*, p. 275)<sup>18</sup>.

Parmi leurs multiples sources d'informations, les biographes n'ont certes pas négligé l'œuvre, la seconde surtout. Mais l'objet de leur quête était plus vaste que le nôtre. Il n'est peut-être pas inutile de parcourir cette œuvre dans la perspective resserrée de notre sujet. Dira-t-on qu'elle s'y répartit en deux temps, Europe et Amérique, selon la formule heureuse du « partage des eaux », chère à Michèle Sarde ? C'est à voir.

Dans les récits des années trente, il n'est pas rare que Marguerite Yourcenar fasse jouer la haine. Mais ce n'est en général qu'à l'envers de l'amour, d'une manière relativement proche du lieu commun, et sans que la femme en soit particulièrement victime. Et cela dès le premier roman. Certes, nul plus qu'Alexis, élevé par les femmes, n'aura « envelopp[é] les femmes de tous les préjugés du respect » (A, p. 25), encore que l'avouer comme il le fait au début de sa lettre n'exclut pas d'en juger autrement par la suite. Aussi bien, ces femmes, les « haïssai[t-il] dès qu'elles n'en étaient plus dignes » (*ibid.* p. 24), n'aimant lui-même que les hommes. Mais c'est précisément la plus digne qu'il se résout à quitter, ce soir où rouvrant son piano, la musique parle pour lui : ce qui naît à ce moment sous ses doigts, « ce n'était plus le chant du sacrifice [...]. C'était la haine, la haine pour tout ce qui m'avait falsifié, écrasé si longtemps » (*ibid.*, p. 74). Si les femmes, si Monique elle-même, ont part à cette généralisation, c'est

---

<sup>18</sup> Ce qui n'empêche pas d'observer que la petite sirène, à laquelle ses sœurs conseillent de « jet[er] aux vagues sa forme de femme » (*Sd*, p. 293 et *Th I*, p. 171) – finira par abandonner « le poignard de ses rancunes » (*Sd*, p. 294 et Préface de *La Petite Sirène*, *Th I*, p. 146), Marguerite Yourcenar elle-même ne conservant, à Petite Plaisance, que le « poignard à tuer le moi », instrument de sagesse bouddhique.



du moins noyées dans l'indistinction de la contrainte subie ; comme une façon de les en exclure.

Second roman, *La Nouvelle Eurydice* est sans doute celui qui fait le plus de cas de la haine, s'ingéniant à en raffiner les manifestations, à la limite d'une préciosité dans l'analyse des sentiments. Ainsi, le timide Stanislas est bien pressé de haïr Thérèse, la femme de son ami : il lui suffit pour cela qu'elle n'ait pas « remarqué » son trouble, « ce trouble, que j'avais mis jusque-là tous mes soins à lui cacher » (*NE*, p. 32). « Je me connaissais trop pour ne pas approuver qu'elle ne tînt pas à moi ; je lui donnais raison : pour cela même, je la haïssais » (*ibid.*, p. 39). Il suffit toutefois qu'elle pleure, pour qu'il passe « de l'irritation à la pitié » (*ibid.*, p. 48). Rien en tout cas qui concerne la généralité des femmes, laquelle n'est envisagée que dans le rapport inverse, et à l'égard de la généralité des hommes : « Une femme qui ne nous aime pas n'est jamais loin de nous haïr » (*ibid.*, p. 41) ; « [...] il suffit, pour qu'une femme nous haïsse toute sa vie, qu'elle se soit donnée à nous par ennui » (*ibid.*, p. 216-217). Tout au plus pourrait-on juger que ces généralités présomptueuses tiennent confusément du mépris. Les choses se corsent lorsque Emmanuel, l'ami, le mari qu'on voulait tromper, entre lui aussi en jeu : loin de détester son rival, c'est Stanislas qu'il aime. Mais Stanislas ne devine pas cette passion qu'il croit adressée à une autre : « le peu que je devinais de la vie d'Emmanuel me devenait odieux [...] il me fallait mépriser mon ami pour m'exciter à le trahir » (*ibid.*, p. 32). Si le mot de haine fait encore défaut à cet endroit, c'est bien à son propos qu'il apparaît le lendemain, mais c'est alors le mot sans la chose : « Je ne ressentais plus contre lui ma haine brusque de la veille » (*ibid.*, p. 50). Aussi bien la chose sans le mot n'est pas rare, dans *La Nouvelle Eurydice*, et particulièrement à l'égard de Thérèse : « j'eusse souhaité qu'elle fût morte, la faire souffrir » (*ibid.*, p. 59). Elle peut d'ailleurs s'étendre à d'autres femmes, toujours par le substitut du mépris : « j'éprouvai [...] du mépris pour celles qui s'offrirent » (*ibid.*, p. 70), « Il existe trop peu de femmes que nous puissions respecter » (*ibid.*, p. 113). Mais c'est Emmanuel qui parle « haineusement » (*ibid.*, p. 192), et c'est presque toujours lui qui réunit le mot et la chose, qu'il la subisse ou la ressente – et fût-ce dans l'esprit d'un tiers, digne représentant du peuple, comme la servante Pascaline, qui « m'eût pardonné d'avoir trahi mon ami, à condition de le haïr » (*ibid.*, p. 114). « Je le haïssais, dit Stanislas, maintenant que j'étais sûr que ce n'était pas lui qu'elle aimait » (*ibid.*, p. 126) ; et quand ils se revoient après la mort de Thérèse : « j'espère ne jamais revoir de figure ainsi décomposée par la haine » (*ibid.*, p. 206). Il est toutefois significatif qu'à ce moment,

Stanislas narrateur s'interroge sur l'exactitude du mot – « Si ce n'était pas de la haine, je ne sais plus quel nom lui donner » (*ibid.*) –, pour finir par mettre la chose en doute, la remplaçant par son inverse : « si je ne l'avais pas [aimé], j'aurais moins souffert de ce que j'appelais sa haine » (*ibid.*). Au demeurant, d'avoir partagé un passé qu'ils regrettent, dont ils sont le vivant souvenir, leur haine n'est jamais loin de leur amour : « Ils peuvent se haïr, ils ne peuvent guère cesser de s'aimer » (*ibid.*, p. 216). De sorte qu'on n'est pas surpris, dans ces maximes prétendument générales auxquelles les personnages et les premiers romans ne sont que trop enclins, de voir associer l'amour et la haine simplement comme deux termes d'une éternelle alternative que n'aurait pas désavouée Mélanie Klein : si même « seuls nos désirs, nos sympathies, nos haines nous semblent importants » (*ibid.*, p. 213), « les hommes, qu'ils se haïssent ou qu'ils s'aiment, n'en sont pas moins portés par le rythme égal [de la terre] » (*ibid.*, p. 147) ; ou encore ceci, qui n'exclut pas le meurtre : « On aime, on hait, quelquefois l'on tue, parce que cela fait partie du rôle » (*ibid.*, p. 199). Un rôle, c'est sans doute ce qu'aura été la prolifération de la haine dans *La Nouvelle Eurydice* : un rôle convenu, ou si l'on préfère, un masque, celui de la frustration<sup>19</sup>. On aurait pu croire pourtant que la haine, se révélant amour entre les deux hommes, resterait la haine à l'égard des femmes. Mais non : elles sortent en quelque sorte du jeu, Thérèse ayant trouvé pour cela le moyen le plus radical : mourir. À moins que l'indifférence ne soit le résidu le plus amer de la passion. Dans les dernières pages du livre, si la découverte du suicide d'Emmanuel fait surgir telle concierge, telle bonne l'une et l'autre trop curieuses du drame, figures traditionnelles du commérage populaire, la femme du sergent de ville, au contraire, – et le choix n'est pas innocent – est la douceur même. Près du cadavre, Stanislas s'aperçoit qu' « elle priait » (*ibid.*, p. 232).

*La Mort conduit l'attelage* paraît en 1934<sup>20</sup>. Si les trois récits qui le composent remontent, comme Marguerite Yourcenar l'affirme, à sa vingtième année, on pourrait bien y trouver la première mention significative du thème de la haine, et le premier indice de sa complexité<sup>21</sup>. À ses deux enfants en passe d'inceste, Valentine

<sup>19</sup> À rapprocher de ces deux déclarations du Minotaure à Thésée, dans *Ariane et l'Aventurier*, première version (1932 ?) de *Qui n'a pas son Minotaure ?* : « Si tu me connaissais, tu ne parviendrais plus à me haïr », « Tu devais me tuer, puisque je t'aimais » (*Cahiers du Sud*, 26<sup>e</sup> année, août-septembre 1939, p. 96 et 97).

<sup>20</sup> Copyright de 1933, achevé d'imprimer de 1934.

<sup>21</sup> Négligeables, en effet, dans *Les Dieux ne sont pas morts*, le recueil d'adolescence publié en 1922, les déclarations de l'Astarte Syrica : « Impassible [...] / J'écoute le sanglot des amours et des haines » (*DPM*, p. 51), ou « [...] vous ne sauriez, peuples, me mépriser !

mourante laisse ce viatique : « Quoi qu'il advienne, n'en arrivez jamais à vous haïr » (*MCA*, p. 113). Mais l'amour que Miguel ressent pour sa sœur ne l'empêchera pas de « commen[cer] à la haïr » pour son innocence même (*ibid.*, p. 134), ni d'ailleurs de se haïr lui-même « pour sa lâcheté » le jour où l'audace lui manque de la retenir (*ibid.*, p. 141) ; de même, Don Alvare, leur père, regardera « haineusement » cette fille qu'il rend responsable de la mort de son fils (*ibid.*, p. 151). L'expression employée à ce propos indique que ce familier des prostituées, sans tendresse pour sa propre femme, est en bonne voie de misogynie : « cette femme lui faisait horreur » (*ibid.*, p. 151). Mais Don Alvare n'est certes pas un personnage porte-parole de l'auteur et ces sentiments exacerbés sont bien dans la note de ce récit de transgression passionnée.

Dans *Denier du rêve*, de 1934 lui aussi, roman à tiroirs où la pièce de monnaie qui change de main nous promène dans divers milieux de la Rome fasciste, la haine a toujours sa place, mais principalement parmi les contestataires du régime. C'est Carlo Stevo, le penseur du groupe, qui est dit « misogyne » (*DR34*<sup>22</sup>, p. 103). On s'étonnerait pourtant que ce « timide » haisse les femmes, tout homosexuel qu'il est (*ibid.*). En fait, c'est une femme, si même pour lui « elle n'avait pas été la femme » (*ibid.*)<sup>23</sup>, qui l'accompagne dans la haine, peut-être le précède : « une haine commune les avait liés l'un à l'autre » (*ibid.*). Et c'est elle qui passera à l'acte. Qu'elle puisse détenir quelque préséance à haïr ressort à nos yeux de l'énigmatique différenciation qu'un narrateur décidément omniscient éprouve le besoin de préciser entre eux, à propos d'un étrange rapport entre haine et bonté :

---

[...] Vous pouvez me haïr » (*ibid.*, p. 57) ; et dans « Endymion », poème des *Charités d'Alcippe* daté de 1928, cette fin de non recevoir : « [...] la liquide paix où mon corps se balance / Ignore que haïr est le revers d'aimer » (*CA*, p. 40). *Maléfice*, en revanche, composé en 1927 (selon la Chronologie de la Pléiade) et publié au *Mercur de France* le premier janvier 1933 (n° 241, p. 113-132), montre déjà une exploitation raffinée du rapport amour-haine, à propos d'Amande, la malade – « Pas une de ces femmes [...] qui ne la détestât, justement parce que la pitié les obligeait à l'aimer » (p. 117), elle-même « aim[ant] moins son enfant qu'elle n'en était fière, et parfois elle le haïssait, comme si, en venant au monde, il lui avait volé sa vie » (p. 64) –, comme à propos d'Algénare, la sorcière – « La peur, en même temps que les possibilités de haine, tuait les possibilités d'amour » (p. 128).

<sup>22</sup> Ce sigle pour désigner la première version du roman, publiée chez Bernard Grasset en 1934, *DR* étant réservé à la version remaniée de 1959, telle qu'elle est reprise dans les *Œuvres romanesques* en 1982.

<sup>23</sup> De n'être pas ici distingué par l'italique, le singulier n'a pas la valeur hyperbolique rencontrée plus haut. Il implique néanmoins, dans la considération de Carlo Stevo pour Marcella, un défaut de la féminité.

[...] tandis que le sens de la justice, du droit, une sorte de bonté indignée, avaient conduit Carlo à la haine pour le maître nouveau [...], c'était la haine qui, peu à peu, avait mené cette femme [...] à cultiver en soi les émotions de la bonté. (DR34, p. 104)

Haine idéologique, donc, dont la femme en tant que femme ne saurait être l'objet. Mais celle de Marcella n'est pas sans rapport avec l'amour<sup>24</sup>. Deux hommes, du moins, s'emploient à l'en convaincre, pour la détourner de son projet d'attentat : « vous croyez le haïr ? », suggère l'époux honteusement rallié au dictateur (*ibid.*, p. 130) ; et le dialogue où il lui rappelle leurs premières amours a force d'aveu : « Tu m'aimais, ce jour-là... – Je vous haïssais... – C'est la même chose... (*ibid.*, p. 126). Et il ajoute, significativement : « Tu me hais encore... » (*ibid.*). Massimo, le douteux ami, semble rationaliser davantage, en dépit de son exaltation : « À défaut d'amour [...], il te fallait une bonne haine » (*ibid.*, p. 138). Ce dictateur, qui n'est pour lui qu'une baudruche, « tu vas le gonfler de ta haine, comme les autres [...] qui le boursofflent de leur ferveur » (*ibid.*). Quoi qu'il en soit, aucun de ces trois hommes qui n'aime à sa façon Marcella, Carlo y compris : à défaut d'être la femme, elle a été pour lui « la terre » (*ibid.*, p. 103), image ambiguë elle aussi, à laquelle l'œuvre reviendra pour glorifier la femme comme mère virtuelle, mais qui suggère aussi la tombe. Si Marcella ne sait plus vraiment pourquoi tuer, elle sait du moins qu'elle va mourir. De sorte qu'à défaut d'être haïe, la femme, en la personne de Marcella, n'en est pas moins sacrifiée. À la même époque, Marguerite Yourcenar assume le rôle d'Ariane dans la pochade écrite avec André Fraigneau et Gaston Baissette, les trois amis se partageant par jeu les rôles du mythe. Au moment de son abandon : « Tu pleures ? », lui demande Phèdre. Et elle répond : « ce ne sont que mes derniers soupirs de femme »<sup>25</sup>.

Les récits que l'on vient de parcourir incitent à considérer que la complaisance à la haine, dans l'œuvre de relative jeunesse, est une des formes de cette jeunesse, portée aux sentiments exacerbés. Mais la mortification de la femme, l'acharnement sur elle de la cruauté du récit, voilà sans doute la forme que prend de plus en plus, dans les années trente, la prétendue misogynie de l'auteur, en même temps que s'avoue la passion malheureuse dont *Feux* en 1936, mais aussi *Les*

---

<sup>24</sup>Les deux haines, politique et amoureuse, paraissent aussi dans la visite que fait à Marcella l'épouse de Carlo : la première, pour écarter l'idée que le prisonnier puisse être libéré : « cette hypothèse dérangeait sa haine » (DR34, p. 101) ; la seconde, lorsque Giovanna comprend que « c'était la haine, et non l'inquiétude, qui l'avait poussée chez cette femme » (DR34, p. 105).

<sup>25</sup>*Ariane et l'Aventurier*, op. cit., p. 102.

*Songes et les Sorts*, récits de rêves publiés en 1938, se font l'écho, tandis que les *Nouvelles orientales*, publiées également en 1938, en représenteront le relatif dépassement, et *Le Coup de grâce* en 1939 la transposition. C'est bien le temps d'André Fraigneau, ou d'André Embiricos, son antidote passager – « deux hommes qui me furent chers », avouera cinquante ans plus tard *Quoi ? L'Éternité* (p. 1330). On aurait pu croire que l'amoureuse rebutée ou délaissée ferait de la haine son lot, et qu'elle viserait l'homme. Au contraire : dans les récits mythiques qui forment le gros de *Feux*, où les héroïnes l'emportent en nombre sur les héros, on pourrait dire à la limite que la femme souffre sans haïr. Du moins Clytemnestre, lorsqu'elle tue, c'est pour que l'infidèle la regarde. Pour le malheur encouru, Phèdre dit « merci » (*ibid.*, p. 1087) ; Marie-Madeleine, que son Dieu l'a « sauvée du bonheur » (*F.*, p. 1131). Dans les fragments de journal intime intercalés entre les récits, celle qui parle, pour une fois sans masque apparent, confirme : on a besoin de l'amour « pour nous enseigner la Douleur » (*ibid.*, p. 1112) ; on n'est « sage » que par elle (*ibid.*, p. 1134) ; « il eût été fade d'être heureux » (*ibid.*, p. 1155). Reste que la cruauté subie – c'est la leçon de Michèle Sarde – peut se lire comme une haine de soi, qui blesse en soi la féminité tout entière, mortifiant du même coup la maternité : « j'ai au fond de moi ma douleur, comme une espèce d'horrible enfant » (*ibid.*, p. 1106). Dans les *Nouvelles orientales*, les femmes souffrent, mais seul le moine Thérapion les poursuit, comme il poursuit « d'une haine salubre » les vestiges de l'ancien sacré (*NO38*<sup>26</sup>, p. 104), et c'est une femme, une Vierge, qui lui fait la leçon ; le prince Genghi, en dépit de sa rage amère devant celle qui lui rappelle son passé, accepte et apprécie à ses côtés la féminine présence dont il a oublié le nom, et ce n'est qu'à Wang-Fô que l'empereur dira « je te hais » (*ibid.*, p. 38), tandis que Cornelius Berg se montre en fin de compte plus misanthrope que misogyne : « Quel malheur [...] que Dieu ne se soit pas borné à la peinture des paysages » (*ibid.*, p. 192). Le recueil n'en reste pas moins cruel pour les Aphrodisia haineuses, les douces emmurées vives, et celles qu'on oublie. *Les Songes et les Sorts*, en revanche, s'ils continuent de torturer la femme, par le sang, par le feu, ou de s'interroger sur son ambiguïté de victime ou de criminelle – et celle qui rêve, devant l'une d'entre elles, rêve qu'« il faut que je la tue pour l'empêcher de me faire mourir » (*SS38*<sup>27</sup>, p. 181) –, ne manquent pas de figures féminines

<sup>26</sup> Ce sigle pour désigner l'édition originale de ces nouvelles, Gallimard, 1938.

<sup>27</sup> Ce sigle pour désigner l'édition originale, Bernard Grasset, 1938. En fait de femmes malmenées, voir par exemple la jeune bohémienne balafmée, p. 87, ou la jeune fille dont

éminentes, la plus apaisante associant « une grande jeune femme [...] très belle » (*ibid.*, p. 123) à une femme plus grande encore, contre les jambes de laquelle la première est « adossée » (*ibid.*, p. 124). D'autres visions de filiation et de maternité s'y rencontrent, immersion amniotique, bercement marin partagé avec un enfant au berceau, si même l'enfant bleu ou l'enfant mort-né ont de quoi inquiéter<sup>28</sup>, et si « l'homme [...] si vainement aimé » y affiche, fût-ce pour une autre trop clairement *alter ego*, un « sourire insolent qui est pire que la haine » (*ibid.*, p. 210). Si la préface dit juste, et que la plupart de ces rêves datent des nuits « de la vingt-huitième à la trente-troisième année » (*ibid.*, p. 33), on peut considérer qu'au moment de leur rédaction, l'épreuve subie n'a pas été totalement destructrice. Certes, *Le Coup de grâce* vient clôturer la période avec une cruauté accrue, l'horreur d'une guerre d'arrière-garde aboutissant à l'exécution de l'amante par l'aimé. Que ce soit Sophie qui désigne Éric pour ce rôle de bourreau suffit pour que sa mort devienne à ses yeux à lui une manière de se venger ; mais elle-même n'a au pire exprimé que son dégoût (*CG*, p. 133). Si règlement de compte il y a<sup>29</sup>, c'est dans le fait qu'Élu narrateur, comme précédemment Alexis, c'est à Éric qu'appartient dès lors la responsabilité « d'avoir toujours subodoré la haine dans l'abnégation » de la jeune femme (*ibid.*, p. 133), ou d'avouer qu'il éprouve lui-même, à son égard, « une espèce de nausée de haine » (*ibid.*, p. 155). Mais en même temps, il lui arrive de se dire qu'avec « cette femme [...] solide comme la terre », il eût été beau de « recommencer le monde », et d'éprouver, au moment de la tuer, « une sorte de regret absurde pour les enfants [qu'elle] aurait pu mettre au monde » (*ibid.*, p. 157).

La grande coupure causée aussitôt après par la guerre et par l'exil, non seulement n'empêchera pas que la révision d'une œuvre antérieure – *Denier du rêve*, précisément – ne développe davantage la thématique de la haine, fût-ce dans les directions que lui donnait la

---

la robe s'enflamme, p. 211, ou les deux femmes « malignes ou malheureuses » de la p. 169.

<sup>28</sup> « L'Eau bleue », la fin de « L'Île des dragons », « L'Enfant bleu », « La Route au crépuscule ». À noter toutefois que la préface assimile l'horrible rêve, rarement commenté, d'un corps sanglant et mutilé tombant d'une cheminée à « un rêve d'enfantement, ressortissant à des curiosités sexuelles, ou plutôt génésiques, chez une petite fille qui avait dû entendre bien des fois chuchoter des allusions à sa mère morte en couches, et à l'emploi des fers au moment de sa naissance » (*SS38*, p. 26). Reprenant ce texte pour l'édition des *Essais et Mémoires*, Marguerite Yourcenar y ajoute une note : « Je doute maintenant de cette interprétation freudienne [...] » (*EM*, p. 1539).

<sup>29</sup> Sur ce sujet, voir Michèle Sarde, *op. cit.* (chapitres I et II), qui analyse excellemment, pour toute cette époque, les livres de Marguerite Yourcenar et d'André Fraigneau.

première version<sup>30</sup>, mais encore produira, dans la relative raréfaction de l'écriture qu'on observe à ce moment, une œuvre qui fait voir, selon l'auteur elle-même, « un groupe d'êtres humains livrés aux horribles embrassements de la haine »<sup>31</sup>. « La haine est la plus théâtrale des passions » dira, en 1959, *Denier du rêve* remanié (*DR*, p. 212). Et *Rendre à César*, la pièce qui en est tirée deux ans plus tard, le confirme. Mais en 1944, c'est *Électre ou la chute des masques*, destinée elle aussi à la scène, qui en est la plus virulente manifestation. Déjà Massimo, en 1934, dans sa propension à affubler Marcella de figures mythiques, entre Judith et Némésis, l'avait appelée Électre (*DR34*, p. 135-141). Or, si l'*Électre* de 44 est l'occasion, pour Clytemnestre, de renouveler le rapport amour-haine – « Il faut une haine et un amour pour faire ce que j'ai fait, et des deux la haine est peut-être l'ingrédient le plus nécessaire » (*E*, p. 58) –, le propre de la pièce est bien de pousser à son paroxysme la haine de la fille pour la mère. Et comme pour Marcella, il s'agit de tuer. Certes, Électre hait Égisthe – « Hair Égisthe est le seul privilège que le malheur ne m'ait pas ôté » (*ibid.*, p. 29) –, mais c'est sa mère qu'elle tue de ses propres mains, les accusations de l'une et les doutes de l'autre, à la fin de la pièce, allant jusqu'à faire de la haine d'Électre une forme profonde de la jalousie. On s'étonne qu'en regard de tant de « frénésie »<sup>32</sup>, deux autres pièces de la même époque, *Le Mystère d'Alceste* en 1942, *La Petite Sirène* en 1943, thématisent l'amour du couple et la générosité amoureuse, à ceci près, mais sur des voies déjà explorées, qu'Alceste mourante avoue à son mari à la fois sa haine et son adoration et que la mimique de la petite sirène dédaignée peut un moment exprimer la haine, si même elle choisit finalement de s'envoler avec les oiseaux anges<sup>33</sup>. En somme, la réécriture du mythe et le désarroi d'alors permettent à Marguerite Yourcenar d'exprimer, au besoin dans un seul personnage, les deux positions extrêmes, qu'elles soient alternatives ou contradictoires, le plus significatif à nos yeux étant peut-être que la petite sirène ait désiré d'un grand désir être une femme, et que seul l'échec de son amour l'en empêche.

---

<sup>30</sup> Voir par exemple le discours de Massimo à Marcella, depuis « La haine [...]. Ta haine », jusqu'à « Ma sainte, ma déesse, haine qui est notre amour » (*DR*, p. 229 à 231).

<sup>31</sup> « Carnets de notes d'*Électre*, Théâtre de France, 1954, p.29.

<sup>32</sup> Le mot est de Pylade : « Pas tant de frénésie, Électre » (*E*, p. 45).

<sup>33</sup> Alceste : « Je hais tes yeux, qui enregistrent les progrès de ma mort! [...] – Tu me détestes ? – Je t'adore. C'est la même chose » (*MA*, p. 117 ; *Denier du rêve* ne parlait pas autrement). Ou encore : « Aime-t-on sa plaie ? Chérit-on le couteau ? » (*ibid.*). Mais qu'il s'écrie : « Ah, c'est bien de la haine! Il me semble parfois que tu meurs par vengeance », et Alceste nuance : « Est-ce que je sais ? C'est dur de souffrir. J'accepte toutes les attitudes possibles, même celle de la haine [...] » (*ibid.*, p. 118).

Dans les grandes œuvres de la maturité, *Mémoires d'Hadrien*, *L'Œuvre au Noir*, plus de haine, ou plus guère, sinon de peuple à peuple, « haine secrète » des citoyens d'Antioche (*MH*, p. 346), « haine » et « mépris réciproque » entre Juifs et Romains (*ibid.*, p. 467), ces Juifs dont le dieu « a inspiré à ses adorateurs le mépris et la haine de ceux qui prient » autrement (*ibid.*, p. 468) ; ou de rival à rival, détestation de Lucius Quietus, haine de Celsus (*ibid.*, p. 342), encore qu'entre Hadrien et Servianus, son beau frère, « la haine [...] conservait des formes » (*ibid.*, p. 485), jusqu'au jour où l'empereur malade décide d'« écraser cette vipère » (*ibid.*, p. 486). Apollodore, quant à lui, bénéficie d'une litote : « Nous ne nous aimions guère » (*ibid.*, p. 490). De même Zénon, pour lequel le chanoine met en balance deux des têtes de son procès : « L'Évêque ne vous aime pas plus que [le procureur] Le Cocq ne vous hait » (*ON*, p. 826). Le succès de ces deux livres déchaîne autour de Marguerite Yourcenar la nuée des entretiens. Parmi les questions posées, la femme et le féminisme reviennent inlassablement, avec les mêmes réponses. Pour ceux qui observent que ses principaux personnages sont des hommes, elle dresse l'inventaire de ses femmes, défend pour les deux sexes l'égalité des droits, et surtout rappelle que dans l'histoire la femme n'a pas eu les mêmes moyens que l'homme de manifester sa valeur, tout en l'exerçant efficacement dans les tâches qui lui étaient dévolues. À qui parle d'homosexualité, elle rechigne, ou répond bisexualité. Les essais eux aussi se multiplient, peu révélateurs pour notre sujet. Parallèlement, l'évolution de l'œuvre de fiction s'ouvre à des figures féminines maîtresses de leur destin ou de leur désir : Plotine, ou cette dame de Frösö qui, tout épisodique qu'elle soit, fait rêver Zénon de l'enfant qu'elle eut peut-être de lui. Nathanaël n'aimera vraiment que les femmes d'un amour trois fois sur quatre partagé. Il voudrait passer toute sa vie avec une femme, si même elles lui sont tôt reprises ; la dernière, respectueusement aimée, jeune veuve de grande maison, est « Madame » pour son valet – comme Marguerite Yourcenar pour les visiteurs de Petite Plaisance. Si Nathanaël abandonne son fils, il n'en va pas de même pour la romancière, qui offre encore à Lazare « Une Belle Matinée » – dernier texte de pure fiction dans *Comme l'eau qui coule*, le recueil de nouvelles de 1982.

Dans *Le Labyrinthe du monde*, généalogie romancée, qui comptera finalement trois volumes, les femmes voient leur place grandie et leur fécondité reconnue, fût-ce comme une charge trop souvent mortelle et qui reste disgracieuse pour les formes<sup>34</sup>. Même Fernande, la mère

---

<sup>34</sup> Voir la description des réfugiées enceintes sur le bateau qui, en 1914, les conduit en Angleterre (*QE*, p. 1374).



dont on nie que la mort en couches ait été une catastrophe, ouvre et ferme le premier volume, et l'ouvre par sa mort, comme si l'épisode sanglant de l'accouchement avait été l'obstacle à affronter pour que le reste suive, de lignée maternelle en lignée paternelle, allant comme l'eau qui coule vers la petite dont on nous parlera si peu. Certes, Noémi, la grand-mère paternelle, n'est pas flattée, mais la haine en titre lui sera du moins épargnée<sup>35</sup>. Dans le dernier volume, enfin, trois femmes se voient soupeser pour la petite le rôle de la maternité, toutes trois religieuses à leur manière, toutes trois marquées par la mort précoce : Fernande, bien sûr, mais aussi la tante Marie – « une sainte » – et surtout Jeanne, qui n'appartient pourtant à la famille que par élection. C'est en Jeanne, compagne d'un homosexuel mais convoitée par Michel, et souffrant religieusement le malheur d'être mal aimée, que *Quoi ? L'Éternité*, postérieur de dix ans au volume précédent, et d'ailleurs posthume, offre à celle qui se remet à écrire pour la dernière fois le double vénéré dont elle avait besoin pour se réconcilier avec elle-même. Et la référence bouddhique se fait insistante, en arrière-fond de tout.

Triomphe de la sagesse, trône de la compassion ? Jetons un regard sur quelques témoins trouble-fête, mais de portée très inégale. Le plus superficiel d'abord, qui se trouve être le plus énergique. Sous le titre « Méditations dans un jardin », dont une part jusque-là restait inédite, l'éditrice de *Sources II*<sup>36</sup> a révélé trois listes surprenantes, qu'elle date « des années soixante-dix »<sup>37</sup> ; trois listes sous-titrées « Souhaits », « Projets », et « Haines »<sup>38</sup>. On y trouve les femmes, ou plutôt « Les vieilles femmes jouant la jeunesse, montrant à qui ne veut pas les voir leurs balais de sorcière » ; et bien sûr « La mode », « La camelote voyante des vêtements de femme » (*S II*, p. 241-242). De quoi nous faire inutilement peur : il ne s'agit, semble-t-il, que de rengaines, exprimées avec une verdeur qui libère. D'autres objets de ces haines – « Les tons hideux des couleurs à l'aniline », « La gomme à mâcher » (*ibid.*) – trahissent leur caractère de réactions épidermiques. Les « vieilles femmes », toutefois, pourraient inquiéter, si elles trahissaient une dernière façon de ne pas s'accepter soi-même : les

---

<sup>35</sup> Noémi l'« abîme mesquin », la « Méduse » (*QE*, p. 1057 et 1214). On connaît, sur le mode plaisant, la réponse à Matthieu Galey : – « Il semble que vous ayez [...] gardé une petite dent contre votre grand-mère. – Une petite dent... une molaire, plutôt, oui! » (*YO*, p. 16).

<sup>36</sup> Marguerite YOURCENAR, *Sources II*, texte établi et annoté par Élyane DEZON-JONES, présenté par Michèle SARDE, Gallimard, 1999.

<sup>37</sup> *S II*, p. 228, n. 1 : c'est l'ensemble des « Méditations dans un jardin » qui est ainsi daté.

<sup>38</sup> Dans l'ordre, il est vrai, « Souhaits », « Haines », « Projets ».

années soixante-dix précèdent l'entrée en scène de Jerry Wilson, le dernier amour. Mais il serait de la plus basse indignité, de la plus impardonnable inexactitude, de s'imaginer Marguerite Yourcenar, quelques années plus tard, « jouant la jeunesse »<sup>39</sup>. Dans les « Méditations dans un jardin », sous la rubrique « Érotisme », datable de 1979, on peut lire : « rien [...] n'est plus odieux [...] qu'un vieillard (ou une vieillard) amoureux ou libidineux » (*S II*, p. 252). Avec l'ajout suivant, daté de 1981 : « Rien à rectifier ou à ajouter, sinon que j'ai appris à connaître que l'érotisme demeure un rite sacré jusqu'à la fin des jours » (*S II*, p. 254).

Confrontés à une mention plus tardive encore, puisqu'on la trouve dans *Quoi ? L'Éternité*, ces inventaires pâlisent devant la profondeur de la fiction narrative. C'est à Jeanne, en effet, que Marguerite Yourcenar prête une ultime expérience de la haine. Non certes qu'elle s'autorise à la ressentir – même à l'égard de ce Franz corrupteur d'Egon « qu'elle a eu tant de peine à ne pas haïr ou mépriser, et que maintenant elle plaint à distance » (*QE*, p. 1325) – ; mais qu'elle a cruellement subie de la part de ceux qu'elle aime le plus : « Je pourrais vous étrangler », l'a menacée Egon, l'insultant de n'imaginer pas que son amour pour Franz « puisse être violence, une fureur, une espèce de haine passionnée » (*ibid.*, p. 1318 et 1319). Il a jeté sur le bonheur de leur vie commune « des poignées de haine et de dégoût dont la salissure demeure » (*ibid.*, p. 1320). Michel de son côté, faute de pouvoir l'arracher à son mari, l'a couverte d'injures. Même bien plus tard, alors qu'il reconnaît enfin « s'être conduit en imbécile », « se savoir jugé par elle produit en retour un nouvel accès de haine » (*ibid.*, p. 1352). Elle est alors pour eux « une femme qu'ils renient ou qui leur fait horreur », p. 1325). Egon du moins lui est revenu, après cette « crise de fureur qui pour elle s'estompe déjà » (*ibid.*, p. 1325), et elle lui « [fai]t place » à ses côtés (*ibid.*, p. 1322), comme elle lui fera place la veille d'un nouveau départ, « dans l'intimité des corps et des larmes » (*ibid.*, p. 1409), vouée à « mettre comme toujours un peu de douceur dans l'intolérable » (*ibid.*, p. 1406). Quant à Michel, s'il se refuse à la revoir, il la donne en exemple à sa fille encore enfant. La réaction de celle-ci n'est pas la moins remarquable des occurrences du mot : « ces exemples, qui auraient pu me faire haïr cette femme trop parfaite[,] m'exaltèrent » (*ibid.*, p. 1365).

Essais, entretiens et notes intimes ont multiplié les mises en cause des femmes, tandis que l'œuvre allait son chemin. Pour attester que

---

<sup>39</sup> Tout au plus écrit-elle, dans une note du 3 août 1980 : « Vitalité nouvelle de l'esprit, du cœur, des sens (il faut faire cet aveu) soudainement revenue comme si j'avais rajeuni de vingt ans » (*S II*, p. 283).

l'auteur elle-même a su les imbriquer, et qu'en pleine maturité, et fût-ce par lassitude, elle ne renie pas, sur notre sujet, des propos antérieurs à la crise amoureuse des années trente, qu'on nous permette une dernière citation, tirée d'une lettre encore inédite, et qui s'achève elle-même sur une citation de l'œuvre. Le 24 août 1959, Marguerite Yourcenar écrit au directeur du journal *Aux Écoutes* pour corriger une série d'erreurs dans un article qui lui avait été consacré. Parmi celles-ci, une, qu'elle juge grave :

[...] les propos qu'on me prête entre guillemets ne sont pas de moi. Bien entendu, je ne me suis jamais « moquée des femmes qui travaillent ». J'ai pu, tout au plus, déplorer pour l'homme et la femme modernes l'abrutissante routine qu'est trop souvent le travail d'usine. Je n'ai jamais généralisé sur « un amour maternel dévorant et néfaste » ; j'ai pu regretter que la femme de nos jours adopte souvent une attitude à la fois trop protectrice et trop veule à l'égard de ses enfants. Quant à reprocher aux femmes de se sacrifier à leur amour conjugal ou autre, la personne qui me fait tenir ces propos n'a pas lu mes livres. [...] Si l'on tient absolument à me faire généraliser sur les femmes, j'aimerais que ce fût dans mes propres termes, et je me permets de citer ces lignes que j'avais mises dans la bouche d'un personnage du *Dialogue dans le marécage*, petit ouvrage publié en 1933<sup>40</sup>.

Et voici la citation du *Dialogue* :

Je crois connaître les femmes [...] Depuis les origines, elles ont préparé la nourriture, lavé le linge toujours souillé, porté le poids de l'enfant et le poids de l'amour. Et cependant, elles sont aussi jeunes que l'aurore. Elles aiment ; quand l'amour cesse, elles oublient ; si elles n'oublient pas, elles meurent, et c'est aussi très simple. Tous les vivants de ce monde ont reposé dans leurs ténèbres, sous la chaude étoile de leur cœur. Elles ne pensent pas ; elles aiment ; quand elles haïssent, c'est qu'elles aiment quelqu'un d'autre. Elles ne doutent pas : les plus pauvres allaitent leur enfant comme si vivre en valait la peine. Tout est fondé sur leur patience comme sur le travail des pauvres. [...] Et toutes, même les pires, elles sont souvent voisines de Dieu<sup>41</sup>.

---

<sup>40</sup> Lettre inédite, BMS 372.2 (4190). Texte cité « by permission of the Houghton Library, Harvard University » et avec l'autorisation des ayants droit de Marguerite Yourcenar. L'article était signé Bourdet et Mora, à la suite de la publication de *Denier du rêve* remanié.

<sup>41</sup> C'est, à peu de variantes près, négligeables ici (« elles ont fait cuire la nourriture », « Tous les vivants de ce monde, à commencer par Dieu ») le texte de *TH I*, p. 184-185.

*Maurice Delcroix*

Après quoi l'épistolière sollicite : « puis-je amicalement vous demander l'insertion de cette lettre, sans coupures ? » Ce que je fais ici<sup>42</sup>. Non pour clôturer le débat, mais pour l'ouvrir.

---

<sup>42</sup> À une coupure près. *Aux Ecoutes* s'exécuta sans coupure dans son numéro du 4 septembre 1959